Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 7 (1869)
Heft: 16

Artikel: Capital et intérêts : histoire tirée de la vie réelle : [suite]
Autor: Zink, J. / Horn, W. O. de
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-180381

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

» M. Albert Réville a publié successivement les ouvrages suivants : *Introduction à l'histoire du culte*, traduit de l'anglais ; — *Authenticité du Nouveau-Testament*, traduit de l'allemand ; — *De la Rédemption*, études historiques et dogmatiques ; — *Essais de critique religieuse :* — *Manuel d'histoire comparée de la philosophie et de la religion*, traduit de l'allemand ; — *Etudes critiques sur l'Evangile selon saint Mathieu ;* — *La Vie de Jésus de M. Renan*, devant les orthodoxes et devant la critique ; — *Manuel d'instruction religieuse ;* — *Notre christianisme et notre bon droit*, lettres à M. le pasteur Poulain, etc. Il a en outre collaboré activement au journal le *Lien*, à la *Revue de théologie et de philosophie chrétienne* de M. Colani. »

M. Réville a en outre publié, tout récemment encore, dans la *Revue des Deux-Mondes*, des articles du plus haut intérêt.

Les surnoms des communes vaudoises.

(XIIe article.)

Berchier, *lè Bourla-tzapi*. Des gens de ce village, des jeunes gens sans doute, auraient, dit-on, brûlé les chapeaux des garçons de Vuarrens. On raconte aussi une histoire assez compliquée, autre origine de ce surnom. Après l'affaire de Thierrens, en 1798, les patriotes de Moudon, furieux, menacèrent d'incendier ce village ; aussi bon nombre des habitants de Thierrens, effrayés, mirent leurs effets en sûreté chez des parents ou amis des communes voisines ; mais quelques jours après, un ordre émanant de l'autorité supérieure, menaçait les détenteurs des peines les plus sévères et enjoignait de brûler les dits effets. A Berchier, les perquisitions ne firent découvrir qu'un vieux chapeau appartenant à une femme de Thierrens ; et par décision de l'autorité locale, il fut brûlé sur la place publique.

Rueyres, *lè Bourrisco*. Allusion inconnue.

Yens, lè Foumâ, les fumés. Allusion inconnue.

Vufflens-la-Ville, *lè Pe rodze*. Sens inconnu ; à moins que nous ne soyons mal renseignés et que ce soit *pai rodze, pai rodzo,* cheveux rouges.

Vinzel, lè Sètze-fye ; les sèche-brebis. Voir le IXe article (6 mars).

Bougy, près Aubonne, *lè Sarrazin*. Y aurait-il quelque légende sur le signal de Bougy et les Sarrazins ?

Dullit, *lè Raudze-mulet*. La légende dit sans doute qu'on y a mangé du mulet, comme à Echallens.

Tartegnins. On ami dè per la Coûta nos a marquâ dein sa lettra qu'on leu dit lè caca-vito, tot parâi coumeint clliau dè la Coûta diant lè caca-tot-drâi à clliau dè Losena.

Mont, *lè Rapelhon* (*lh* pour les *ll* mouillés) ; les grappillons. On se livrait beaucoup au grappillage, à ce qu'on nous dit.

Allaman, *lè Bregands*. Sans doute à cause de la mauvaise réputation du bois d'Allaman, au passage de l'Aubonne. Verdeil, dans son *Histoire du canton de Vaud,* parle de moutonniers allemands assaillis dans la localité.

Rolle et Luins, *lè Pllianta-saudzon*, à cause du grand nombre de saules plantés dans les environs.

Perroy, *lè Bourla-satzet*, les brûle-sachets. Allusion inconnue. Ce surnom se retrouve dans les rimes sur Montpreveyres.

Gilly, *lè Raffa-pepins*. Allusion élégante que le patois seul peut se permettre. *Pepin* se dit en patois des noyaux de cerises, et des pepins en général.

Bursins, *lè Caca-drâtze*. On dit que les gens de Gilly, enviant les répartitions de beurre qui se faisaient à Bursins, ont imaginé ce surnom, et que ceux de Bursins leur ont répondu par le surnom ci-dessus.

Bursinel, *lè Tire-vouabllie*. Vouabllie ou vouabllia, d'après le glossaire de Bridel, signifie, selon les localités, clématite, osier, viorne, mancienne ; et aussi, branche flexible que l'on tord pour en faire un lien.

Essertines (district de Rolle), *lè Croque-lindines*. Sens inconnu. Bridel ne cite pas ce mot de *lindines*, et nous ne l'avons trouvé nulle part.

Saint-Livres, *lè Raudze-grugnons* (*grougnons*, *gregnons*). On dit aussi *gourgne*, *gourgnon ;* c'est un mot appliqué aux souches ou ceps, aux troncs noueux et aux racines. Proprement, c'est le bas de la tige et les racines. *Trontze*, tronche en français populaire, a un sens analogue, mais désigne une souche plus grosse, plus épaisse, un *tronc*.

Apples, *le Caca-pai*. Soit qu'on y mange ou qu'on y cultive beaucoup de *pois*.

Crans, *lè Fouatta-corbé*. Allusion, nous dit-on, aux nombreux corbeaux qu'on voit sur les champs. Et comme il faut mettre un peu de malice partout, les voisins disent, quand ils voient des corbeaux : *vaikie la municipalitâ dè Crans*. Ce dicton vient peut-être du fait que le nom du village a quelque rapport avec le cri du corbeau.

Trélex, *lè z'Ecouallè*. Allusion inconnue.

Givrins, lè Copons. *Copon*, autour de Lausanne, et sans doute ailleurs, signifie *sébile*, écuelle de bois, où le boulanger met le pain qu'il vient de façonner, en attendant de le verser sur la pelle à enfourner.

Gland, *lè Croqua-Ravè* ; les croque-raves. On y sème, nous dit-on, beaucoup de raves. L. F.

Capital et intérêts.

HISTOIRE TIRÉE DE LA VIE RÉELLE.

III

Il vous faut aviser à me trouver cette somme, et si vous ne le faites pas, quelque chagrin que j'en aie, je me verrai forcé de vous poursuivre juridiquement pour dette.

— Non, vous ne le ferez pas, Bastian ? s'écria Peltzig ; vous ne mettrez point à la rue, moi, ma pauvre Martha et ses malheureux enfants. Ma cabane est déjà grevée de cinquante florins en première hypothèque, et je ne vous garantis pas qu'on en retire par vente forcée de quoi payer vos vingt florins avec les intérêts.

— Mais, Peltzig ! vous avez, en ville, un frère qui est fort riche, pourquoi ne voulez-vous donc pas vous adresser à lui ? Il ne voudra pourtant pas vous laisser dépouiller pour vingt florins, lui qui en possède plus de cent mille !

A l'ouïe de ces mots, Peltzig laissa tomber sa tête sur sa poitrine, il joignit ses mains amaigries ; puis regardant Bas-

tian avec son sourire navrant, il lui dit avec une amertume indescriptible: « Mon frère ne fera rien pour moi; il n'a jamais assez, et moi, j'ai toujours trop peu. Si ma chère Martha et moi devons périr de faim avec ces pauvres enfants — et nous n'en sommes pas loin — il ne nous donnera pas un florin pour acheter du pain. Il est dur, je le sens, de s'exprimer ainsi en parlant d'un frère, mais je dois malheureusement proclamer cela devant Dieu et devant les hommes quand on vient me reprocher de ne pas lui demander secours. Non, on ne peut rien obtenir de lui, j'en ai fait l'horrible expérience. Que Dieu veuille bien le lui pardonner dans son infinie miséricorde!

A ces paroles de Peltzig succéda un profond silence.

Au bout de quelques minutes, il demanda à Bastian s'il avait un besoin si pressant de ses vingt florins? — « J'en ai un besoin très pressant, répondit Bastian repoussant dans son cœur les mouvements de commisération qui s'y faisaient entendre. Il me les faut déjà demain matin, ainsi voyez à vous les procurer! »

— Ah Bastian, s'écria à son tour la pauvre Martha, est-ce bien vous qui voulez nous précipiter dans la dernière misère et dans le plus profond désespoir? J'ai dû mettre en gage aujourd'hui l'habit de noces de mon mari, habit auquel il tenait beaucoup et qu'il ne portait que le dimanche, pour acheter deux petites mesures de pommes de terre pour ne pas mourir de faim. Quand ces pommes de terre seront mangées, si Dieu ne fait pas un miracle en notre faveur, la faim nous emportera tous. Voilà trois jours que nous n'avons pas un pfenning pour acheter du pain. Vous ne savez pas, Bastian, ce qu'éprouve un cœur de mère, dans une pareille détresse, en voyant ses enfants pâles de faim! Ayez pitié de nous!

A l'ouïe de ces mots, un frisson glacial parcourut tout le corps de Bastian. « Eh bien!... soit!... » murmura-t-il, « je patienterai quelques semaines, mais pas plus... cela m'est impossible! »

Peltzig le fixa longtemps, en silence, puis il lui dit d'un ton qui reflétait l'état de son âme: « Bastian! je pourrais vous dire un mensonge pour gagner du temps. Je pourrais vous dire: c'est bien, dans quelques semaines vous aurez votre argent; en vous parlant ainsi, je pourrais, pour le moment, me débarrasser de vous; mais je ne le ferai pas, car je sais que, dans quelques semaines, je pourrai, tout aussi peu qu'aujourd'hui, vous rendre vos vingt florins. En revanche, je vous adresserai quelques paroles tirées du christianisme, je vous rappellerai le pauvre serviteur que l'Evangile nous représente prosterné aux pieds de son maître et lui disant: « use de patience envers moi! je te paierai tout! »

— Cela ne me va pas, répondit Bastian en colère, je ne suis pas votre maître, et vous n'êtes point mon serviteur.

— Et pourtant si! riposta vivement Peltzig. Le maître ne représente-t-il pas celui qui, de sang-froid, peut précipiter son semblable dans la dernière misère; et n'est-il pas serviteur, celui qui doit se soumettre à toutes ces vexations, aux quelles l'autorité elle-même ne peut le soustraire? Mais, voyez-vous, si rude que soit la position du serviteur, j'aime encore mieux être serviteur que de remplir le rôle du maître!

— Je pensais, répondit Bastian visiblement embarrassé, que cette parabole ne s'appliquait qu'à un serviteur indigne de la pitié de son maître et qui, sortant de recevoir sa grâce, va étrangler son compagnon de service.

Ces paroles prononcées d'un ton passablement rogue, transpercèrent le cœur du pauvre tisserand.

— Vous êtes dur, Bastian! répondit-il avec douleur. Je vous dois deux ans d'intérêts, et si vous me poussez dans une faillite, il est fort probable qu'au lieu de vingt florins vous n'en recevrez que cinq, peut-être même moins. Vous avez raison, je ne suis point digne que vous usiez de patience ni de compassion envers moi! Je n'aurais pas dû emprunter cet argent, je devais de suite, avec femme et enfants, aller mendier de porte en porte. C'est du reste ce que je me verrai forcé de faire dès demain, si Dieu ne fait pas pour moi un miracle.

— Et quel miracle? demanda brusquement Bastian.

— Le vieux miracle qu'il fit pour Elie, répondit Peltzig, en reprenant avec résignation son ouvrage.

Au bout d'un moment, il leva ses yeux pleins de larmes sur Bastian auquel il demanda d'un ton froid et plein de désespoir: « Savez-vous ce que je tisse-là? Je tisse mon drap mortuaire, celui de ma femme et celui de mes enfants! »

Ce ton à la fois calme et désespéré parcourut toutes les veines de Bastian. Comprît-il ces paroles comprît-il le sentiment qui les avait dictées? Nous ne saurions le dire. Il fit un salut bref, tourna sur ses talons, et sortit brusquement. Seulement au lieu de regagner son domicile, il prit le sentier des champs. Il était visible qu'il errait sans but. Sa démarche était lente; il avait les mains derrière le dos, et la tête sur la poitrine. Absorbé par ses pensées il ne saluait personne et ne répondait rien à ceux qui le saluaient. Parfois il s'arrêtait une minute entière en fixant le bleu du ciel. L'expression de sa figure était sérieuse, et sa poitrine haletante trahissait un grand combat intérieur. Une profonde mélancolie le gagnait et la compassion s'emparait de plus en plus de lui.

Près d'un quart d'heure s'était passé. La famille du pauvre tisserand était plongée dans le silence de la stupeur. On frappe à la porte. Martha crie: entrez. Bastian reparaît, les yeux fixés vers la terre comme quelqu'un qui rougit de sa faiblesse et de sa dureté.

Après s'être assis, d'un air réfléchi, dans le fauteuil du tisserand, il s'adressa à ce dernier: « Maître Peltzig! vous avez une manière de vous exprimer qui entre jusqu'à la mœlle des os. Tantôt vous voulez manger votre habit de noces pour votre dîner et vous m'invitez à ce repas. Puis vous aimez mieux être le serviteur que le maître, puis vous tissez votre drap mortuaire, et enfin vous parlez du miracle d'Elie. Vous présumez, certainement, que je ne vous comprends pas. Erreur! mon cher! erreur! Les Saintes Ecritures me sont aussi familières qu'à vous; et quoique je ne sois pas un corbeau qui vous apporte à mon bec du pain et de la viande, j'ai néanmoins le cœur chrétien, et saurai mettre en arrière mes désirs favoris, pour tendre une main secourable à un de mes frères souffrant. Je ne voudrais point que, pour la dureté d'un misérable pécheur comme moi, le Sauveur soit contraint de faire un miracle... Cependant... où en voulais-je venir?... Oui, oui, je me rappelle ce que je voulais dire; je pensais là que vous me devez vingt florins, avec deux années d'intérêts; d'autre part je viens de recevoir vingt autres florins acquis légitimement par héritage; et, puisque vous êtes dans un si grand besoin, je voulais vous prêter encore ces vingt florins, afin que votre ménage ne manquât plus du nécessaire, Cela porterait votre dette à quarante florins. »

A l'ouïe de cette proposition, Pelzig se leva tenant encore dans sa main gauche la navette qu'il allait faire passer dans la droite, et il regarda Bastian avec grande émotion.

— Quoi! s'écria-t-il, vous feriez cela! que Dieu vous le rende et vous récompense.

— Vous m'avez confondu avec vos citations bibliques, répondit Bastian, pensez-vous que je ne puisse pas aussi agir chrétiennement? Je vous sacrifie mes plus beaux projets. Mon idée était de parvenir à la position de grand jardinier. J'y ai renoncé, et vous n'avez plus à vous tourmenter... Je vois, à votre visage, que vous désirez en savoir davantage. J'ai deviné votre habit du dimanche et votre drap mortuaire, devinez à votre tour ce que je veux dire avec mon projet d'être grand jardinier.

Comme Peltzig ne pouvait rien y comprendre, Bastian lui raconta le projet qu'il avait concerté avec sa femme. Il termina en disant qu'il voulait réhabiliter l'économe infidèle dont parle le Nouveau Testament. « Combien me devez-vous de capital? »

— Vingt florins! répondit Peltzig avec un profond soupir.

— Et bien, prenez votre titre, écrivez quarante! ma femme ne tardera pas à vous porter les vingt florins!

Et avant que Pelzig et sa femme eussent pu dire un mot, Bastian était parti et se disait en souriant: il faut bien que l'on sache que je connais ma Bible.

(A suivre.)

L. Monnet. — S. Cuénoud.

LAUSANNE — IMPRIMERIE HOWARD ET DELISLE